

XINRAN

Baguettes chinoises

Traduit du chinois
par Prune Cornet

菜
水
茶



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

XINRAN

Baguettes chinoises

Traduit du chinois
par Prune Cornet



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Chinoises

Funérailles célestes

Mémoire de Chine

Messages de mères inconnues

La traductrice tient à remercier de tout cœur Catherine Cornet et Marie-Louise Le Guern pour leur aide précieuse.

Titre original : *Kuaizi guniang*

© 2007, The Good Women of China Ltd

© 2008, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Photolibrary

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0230-9

ISSN : 1251-6007

Sommaire

Prologue	9
1. Sous le grand saule	13
2. Nouvelle année, nouvelle vie	27
3. A <i>L'Imbécile heureux</i>	51
4. Le <i>Palais du dragon d'eau</i>	77
5. La <i>Maison de thé du papivore</i>	103
6. Les retrouvailles des trois sœurs	133
7. Diagrammes et dialectes	177
8. Les clients de la maison de thé	209
9. Les bourgeons d'un cœur de pierre	241
10. Leçons d'anglais	267
11. Deuxième Oncle aux portes de l'Enfer	287
12. Une baguette vaut bien une poutre	321
Epilogue : L'histoire après l'histoire	331
Les fêtes chinoises	345

Notes sur les noms chinois

En chinois, le nom de famille précède toujours le prénom. Prenons, par exemple, le nom de *Li Zhongguo* qui est dans ce récit le fils aîné de la famille Li. *Zhongguo* correspond à la façon d'écrire en pinyin (transcription phonétique en alphabet latin) les deux caractères qui forment le prénom de Monsieur Li.

Mais, compte tenu du fait qu'en chinois de nombreux caractères sont homophones, il est important de préciser desquels on parle. Ainsi 忠 (*zhong*), qui signifie « loyauté », se prononce exactement de la même façon que 中 qui désigne le « milieu ». C'est la raison pour laquelle, quand ils se présentent, les Chinois donnent systématiquement la signification des caractères qui composent leur nom afin d'éviter la moindre confusion. Ainsi, au chapitre 11 de ce livre, lorsque le policier qui interroge Li Zhongjia (frère cadet de Li Zhongguo) doit écrire son nom, il lui demande : « *Li* comme prunier ? *Zhong* comme loyauté ? *Jia* comme famille ? »

L'affaire se complique encore quand on sait qu'en général les Chinois portent chez eux un nom qui diffère de celui qui figure sur les documents officiels. C'est pourquoi, au chapitre 3, les responsables qui accueillent Cinq dans leur centre thermal, croyant qu'il s'agit d'un surnom, sont si surpris d'apprendre qu'elle n'a pas d'autre nom.

*A Panpan
mon fils,
mon meilleur ami,
le moteur qui alimente mon cœur de mère*

Prologue

Avant d'émigrer en Angleterre en 1997, j'animais une émission de radio à Nankin intitulée *Mots sur la brise nocturne*. Il s'agissait de recueillir les confidences des femmes puis de débattre à l'antenne de leurs problèmes. Toujours en quête de nouveaux sujets pour mon programme, je voyageais souvent aux quatre coins de la Chine. Dans un petit village au nord de la province du Shanxi, j'avais entendu dire qu'une femme s'était suicidée en avalant un pesticide parce qu'elle n'arrivait pas à donner naissance à un garçon ou, comme le disent les Chinois, à « pondre un œuf ». Apprenant que personne ne voulait se rendre à son enterrement, j'ai interrogé son mari pour savoir ce qu'il ressentait. « On ne peut pas leur en vouloir, m'a-t-il dit sans le moindre ressentiment, ils ne veulent pas attraper la poisse. Et puis, c'est sa faute à elle si elle n'a su mettre au monde qu'une poignée de *baguettes* et aucune *poutre* ! » J'ai été profondément choquée par cette façon de désigner les filles et les garçons. Je n'en avais jamais entendu parler jusqu'à ce jour mais cela semblait traduire parfaitement la façon dont les Chinois appréhendent la différence entre les hommes et les femmes. Ainsi, tandis que les hommes qui subviennent aux besoins de la famille sont considérés

comme les piliers sur lesquels repose le toit du foyer, les femmes, elles, sont de simples outils de travail, de fragiles ustensiles dont on se sert tous les jours, puis qu'on jette. Cette image m'a emplie de chagrin et d'amertume, mais tandis que je réfléchissais à ce que venait de me dire cet homme, j'ai entendu la voix d'une de ses filles s'élever derrière moi : « Je vais leur montrer, moi, à tous ces villageois, qui est une *baguette* et qui est une *poutre* ! »

En tant que journaliste, j'ai fait la connaissance de beaucoup de baguettes dans ces villages pauvres, et toutes vivaient le même calvaire au sein de mariages arrangés. Au début, je ne les rencontrais que lorsque je me rendais à la campagne. Mais lorsque la Chine a entrepris de réformer son économie dans les années 1980 et que les paysans ont été autorisés à quitter leur campagne pour aller chercher du travail, les baguettes ont déferlé en ville. Elles y étaient serveuses ou femmes de ménage dans les restaurants, les magasins et les hôtels. Les citadins les regardaient souvent d'un mauvais œil ou les ignoraient comme si elles n'existaient pas. Moi, au contraire, j'essayais d'aller à leur rencontre pour connaître leur histoire.

Lorsque je suis arrivée à Londres, j'ai beaucoup pensé à elles. En effet, pour survivre les premiers temps en Angleterre, j'ai travaillé pendant une courte période comme serveuse et femme de ménage dans un magasin. Le regard de ces Occidentaux me traversait, probablement comme le regard des citadins traversait ces pauvres baguettes en Chine... Et j'ai compris ce à quoi devait ressembler leur vie. Leur confiance en elles et leur détermination qui les poussaient à trouver leur place et à s'imposer loin de chez elles et de leurs

familles m'ont portée et inspirée. Comme je l'ai dit, cette période de ma vie fut brève, car ensuite j'ai enseigné et publié mon premier roman, *Chinoises*. Depuis, je suis souvent retournée en Chine et j'ai observé les extraordinaires changements qui la transforment tandis qu'elle entre dans le XXI^e siècle. A chacun de mes voyages, je vois des centaines de baguettes s'inscrire dans la nouvelle structure qui porte la Chine, tandis que ce pays, fermé à ses voisins pendant si longtemps, s'affirme de plus en plus comme pièce essentielle de l'armature qui soutient le monde.

Pendant très longtemps j'ai souhaité coucher sur le papier les histoires des filles que j'avais rencontrées. J'avais le sentiment que si je ne témoignais pas de ce que j'avais vu, je le regretterais profondément. Parmi toutes les jeunes femmes qui se sont confiées à moi, il y en a trois qui sont particulièrement chères à mon cœur et dont les histoires parlent pour beaucoup d'autres. Pour protéger leurs identités, je les présente dans mon livre comme trois sœurs travaillant à Nankin. En réalité, elles ne sont pas apparentées et j'ai rencontré l'une d'elles à Shanghai.

J'ai eu grand plaisir à écrire sur Nankin, ma ville préférée en Chine. D'importance majeure dans l'histoire chinoise et située sur le cours inférieur du Yangzi, elle fut choisie par six dynasties comme capitale et par Sun Yat-sen également, quand il devint président provisoire de la République de Chine fondée le 29 décembre 1911. Les vestiges qui témoignent de sa longue histoire sont multiples : le superbe temple de Confucius sur les rives de la rivière Qinhuai et l'imposant mur d'enceinte érigé entre 1366 et 1386 par l'empereur Zhu Yuanzhang qui fonda la dynastie des Ming. Bien qu'il s'agisse

de la plus ancienne au monde, cette solide muraille fut construite avec tant d'ingéniosité qu'elle se dresse encore aujourd'hui, presque indemne. Il va de soi que le Nankin moderne s'est étendu bien au-delà de ses anciennes frontières, et des treize portes qui existaient à l'origine, il n'en reste plus que deux. Mais lorsqu'on marche sur les remparts, comme j'aimais le faire quand je vivais et travaillais dans cette ville, on peut voir en contrebas les arbres centenaires qui bordent les anciennes douves et replonger dans le passé. Nankin est connue pour ses fleurs de prunier et, au printemps, j'adorais regarder les premiers boutons roses s'ouvrir et se détacher sur le vert foncé des cèdres. A l'extérieur du mur d'enceinte, des parcs sont apparus où, tout au long du jour, des promeneurs se succèdent pour se reposer dans la verdure. Le matin, les personnes âgées viennent y faire de l'exercice ou jouer aux échecs ; plus tard dans la journée, les femmes s'y retrouvent pour bavarder, faire leurs travaux de couture et préparer les légumes ; et en début de soirée, les hommes enfin y font une halte, en revenant du travail, jusqu'à ce que leurs femmes ou enfants les rappellent à la maison pour le dîner.

En 2002, je suis retournée en pèlerinage dans un de mes coins favoris, la portion de muraille située au sud de la ville. J'ai été stupéfaite de voir à quel point elle avait changé. Des centaines d'immeubles étaient sortis de terre au-delà des remparts, comme autant de pousses de bambou après la pluie, et une avenue commerçante était née. L'endroit est parfait, ai-je pensé, c'est là, près de la porte Zhonghuamen qui depuis six cents ans traverse les épreuves du temps et a été témoin de tant de joies et de peines, que doit débiter l'histoire de mes baguettes !

1

Sous le grand saule

Près des anciennes douves de Nankin, se trouve un vieux saule majestueux très apprécié des résidents voisins. A l'ombre de ses branches, les hommes jouent aux échecs, les femmes épluchent leurs légumes et se distraient en papotant. De temps à autre, elles jettent un coup d'œil au-delà des douves, au mur d'enceinte décrépît dont la porte magistrale remonte à l'époque des Ming. Aujourd'hui, il n'est plus si facile de repérer le saule dans le tohu-bohu : le marché local, qui propose aussi bien des fruits et des légumes que des animaux et des vélos, est devenu si populaire que les foules s'y pressent dans les ruelles autour des éventaires et dans les boutiques. Une nouvelle agence pour l'emploi s'y est installée, qui attire des queues de migrants pressés de prendre part au boom chinois.

Cela n'avait pas toujours été comme ça. A la fin des années quatre-vingt-dix, les venelles proches de l'ancienne porte sud étaient beaucoup plus calmes. Peu de gens avaient une voiture, le périphérique n'existait pas encore, et si vous vouliez vous rendre rapidement quelque part, il fallait endurer une course cahotante qui vous secouait les osselets dans un taxi de fortune, un de ces tracteurs à trois roues produits

à grande échelle pour l'agriculture. Pourtant, même à cette époque, la circulation devait paraître invraisemblable à tout nouvel arrivant des campagnes. Pour ceux-là, qui n'avaient jamais vu de voitures, de tours, de téléphones, et qui pour la plupart étaient illettrés, la ville avec sa muraille d'enceinte offrait une perspective imposante, voire effrayante. Heureusement pour eux, les hommes et les femmes rassemblés autour du grand saule se montraient toujours très affables envers les étrangers, toujours prêts à les tuyauter auprès de leurs amis ou relations pour leur trouver un travail. Peu à peu, le grand saule devint le lieu incontournable pour qui cherchait un emploi, et le marché adjacent prit de l'ampleur... au bonheur du gouvernement local, ravi de percevoir les loyers du nombre croissant de nouveaux commerçants, mais au grand dam des résidents, gênés par le tumulte croissant et la saleté.

Cette histoire débute en 2001, le marché était alors de taille raisonnable, et si les habitués du grand saule se démenaient volontiers pour trouver du travail aux nécessiteux, ils n'étaient pas encore débordés par l'ampleur de la tâche. Tout commence un frais matin de février, à l'arrivée d'une jeune fille du nom de San, « Trois » en chinois. Plantée là, à côté du grand saule, elle était abasourdie par ce tourbillon de gens tout autour d'elle. La pauvre fille s'était enfuie de chez elle car ses parents projetaient de la marier au fils infirme d'un potentat local. Elle avait eu de la chance : son Deuxième Oncle, ému par sa détresse, avait accepté de l'aider à quitter son village de l'Anhui. Il travaillait sur les chantiers de construction de Zhuhai,

une ville florissante sur la côte sud-est de la Chine, et ne revenait au village qu'au Nouvel An pour célébrer la fête du Printemps. Dès son retour, cette année-là, il avait compris le triste sort réservé à Trois et lui avait promis en secret de l'emmener quand il partirait à la fin des vacances.

Deuxième Oncle était le frère cadet de la famille Li, le père de Trois était l'aîné. Les deux frères, poursuivis tous deux par la même guigne, n'avaient pour progéniture que des filles. Ainsi, Trois était la troisième fille d'une fratrie de six. Son père, très déçu de ne pas avoir eu de fils, n'avait jamais pris la peine de donner de véritables noms à ses filles : elles devaient se contenter du numéro correspondant à leur ordre d'arrivée.

C'était bien joli d'aider Trois à s'enfuir, encore fallait-il ensuite s'en occuper. Deuxième Oncle s'était creusé la cervelle et s'était souvenu de son ami de Nankin, Gousheng. Migrant comme lui, il travaillait sur le même chantier. Deuxième Oncle passait souvent la nuit chez lui, à Nankin, pour couper le long voyage qui séparait Zhuhai de l'Anhui. Sa femme, chaleureuse et courageuse, vendait du tofu dans une petite gargote ; elle serait la personne idéale pour prodiguer d'excellents conseils à Trois.

Ce que Deuxième Oncle ignorait – et qui s'avérerait très utile par la suite –, c'est que la femme de Gousheng faisait partie des marchands les plus connus du quartier et que son échoppe se situait tout près du grand saule. Tous l'appelaient « Dame Tofu » et s'amusaient à raconter que son caractère était plus piquant que son huile pimentée, et que sa voix portait bien au-delà de son petit boui-boui.

Heureuse coïncidence, il se trouve que Dame Tofu avait elle aussi, en son temps, refusé d'épouser l'homme que lui destinaient ses parents. Au début des années quatre-vingt-dix, elle avait donc choisi de se faire la belle avec son amoureux, Gousheng, plutôt que d'épouser le fils de la famille voisine et de servir de monnaie d'échange contre une femme pour son grand frère. Elle avait réussi à convaincre Gousheng de fuir le plus loin possible. Ils avaient pris le bus jusqu'au terminus, Xuzhou, la plus lointaine destination joignable à partir de leur gare routière. Mais à l'idée que leurs parents puissent encore les débusquer, ils avaient serré les dents et allongé quelques dizaines de yuans supplémentaires pour acheter des billets de train et filer le plus loin possible au sud : Nankin. C'est là que leurs rêves avaient dû céder le pas à la réalité. Il leur restait tout juste de quoi passer trois nuits dans l'une des auberges les plus modestes de la ville, après quoi ils seraient sans le sou. Ainsi, le deuxième jour, Gousheng avait rejoint un groupe d'ouvriers en partance pour le Grand Sud, tandis que Dame Tofu, elle, s'était dégoté un petit boulot dans une minuscule échoppe où l'on vendait des beignets de tofu puant à emporter, une spécialité incontournable de Nankin.

A partir de là, ils n'avaient pas eu la vie facile. Gousheng ne revenait à Nankin que lors de ses congés de Nouvel An, quand tous les migrants remontaient passer un mois chez eux. Mais même pendant cette période, le couple n'avait pas pu vivre sa relation au grand jour : sans l'autorisation de leur village, ils ne pouvaient obtenir un certificat de mariage et toute cohabitation était encore illégale. Quand on

leur réclamait le fameux certificat, alors qu'ils s'efforçaient de dénicher quelqu'un capable de leur en fournir un faux, ils déclaraient l'avoir perdu et être sur le point d'en recevoir un autre. Au bout de quelques années, ils avaient réussi à économiser une coquette petite somme : juste assez pour que Dame Tofu puisse suborner la police de Nankin et obtenir enfin l'autorisation de se marier et de s'établir à son compte.

Elle installa son échoppe, grande comme un mouchoir de poche, dans une ruelle située à deux pas du grand saule. Echoppe était encore un bien grand mot pour ce qui ressemblait davantage à un apprentis de tôles rouillées assemblées de guingois, et dont la devanture était ouverte à tous vents. Pour toute richesse, elle y disposait d'un wok, d'un bidon d'essence transformé en poêle à charbon, d'un bureau d'écolier sorti d'on ne sait où, recouvert de formules mathématiques, et d'un banc confortable pour une personne, un peu juste pour deux. Enfin, ajoutez à cela une petite bouteille d'huile pimentée, une autre de sauce de soja et quelques paires de baguettes jetables bon marché, et le tour était joué.

Les plaisanteries sur Dame Tofu allaient bon train. Les gens du coin disaient que son mètre soixantedix était plus célèbre que ses beignets mais reconnaissaient que la chaleur de son cœur était bien plus ardente que celle desdits beignets au sortir du wok. Elle nourrissait à l'œil les petits gloutons du quartier : s'enrichir n'était pas son premier souci, elle tenait avant tout à sa réputation. Ce qu'elle abhorrait par-dessus tout, c'était de voir les filles de la campagne se faire malmener. Dès que l'une d'entre elles

arrivait à son échoppe et demandait son chemin jusqu'au grand saule pour trouver du travail, Dame Tofu la forçait à avaler plusieurs brochettes de tofu puant avant de se remettre en route, sans se soucier de savoir si la « gâterie » était à son goût. On raconte que, fortes de cette expérience, les jeunes femmes qui revenaient la voir se munissaient d'un *mantou*, petit pain cuit à la vapeur, ou d'une galette, afin d'éviter le supplice de ces égards : ce tofu dont l'odeur empestait à plusieurs kilomètres à la ronde... Mais ces deux dernières années, comme le marché du grand saule s'était considérablement étendu et que plusieurs centaines de paysans y affluaient désormais chaque jour, elle avait dû cesser d'en gratifier les nouveaux arrivants. Pourtant, sa renommée n'avait cessé de croître et, près des douves au sud de la ville, pas une âme ne pouvait ignorer qui était Dame Tofu.

Trois fut l'une des dernières victimes du fétide « cadeau de bienvenue ». Mais étant affamée ce matin-là, comme Deuxième Oncle, elle s'était régaler de ce festin. Dès qu'ils furent rassasiés, Dame Tofu recouvrit son feu et fit signe qu'elle s'absentait au propriétaire du stand voisin qui vendait des petits-déjeuners. Sans même quitter son tablier, elle embarqua Trois avec elle sous le grand saule pour demander à ses amis, joueurs d'échecs, de faire appel à leurs relations afin d'aider la jeune fille à s'en sortir. A leur arrivée, elles les trouvèrent en pleine querelle : cramoisis jusqu'aux oreilles, ils menaient un débat houleux pour désigner le vainqueur, tandis qu'à côté d'eux quelques vieilles femmes choisissaient des légumes en caquetant. La voix criarde de Dame Tofu rétablit aussitôt le calme et mit un terme au chahut des vieillards :

« Hé ! Messieurs, arrêtez donc de vous chamailler avec vos échecs et venez plutôt faire une bonne action en sauvant quelqu'un du naufrage. »

A ces mots, ils répondirent tour à tour :

« Dame Tofu ! Et qui est donc cette donzelle aux abois pour laquelle tu pars en croisade aujourd'hui ?

— A ce rythme-là, autant faire entremetteuse, fermer ta gargote et ouvrir à la place une agence pour l'emploi des jeunes campagnardes ! Tu pourrais l'appeler "Centre international pour l'intégration ville-campagne" !

— Ouais, c'est vrai ça. Dans six mois, les moindres recoins de notre ruelle seront couverts d'enseignes de sociétés à capitaux mixtes, internationales, mondiales, il ne manquera plus que les Nations Unies pour compléter le tableau. Le gouvernement s'époumone à promouvoir l'internationalisation, il n'a qu'à venir voir ici, c'est chose faite ! »

Ces mots déclenchèrent l'hilarité générale, et tous ceux qui se trouvaient sous l'arbre s'esclaffèrent. Mais ces railleries n'importunaient plus Dame Tofu. Philosophe, elle estimait que tous ces gens qui n'avaient pas les moyens de se cultiver pouvaient bien se distraire un peu en cancanant, car sinon ils mourraient d'ennui. C'est donc avec grand plaisir qu'elle entretenait ses talents relationnels :

« Oncle Gao, comme vous y allez ! Vous, le plus sage et le plus expérimenté d'entre nous, vous dites déjà que notre communauté du saule s'internationalise ! Seriez-vous visionnaire ? Et vous, Monsieur Guan Buyu, aux dires de tous, vous êtes capable d'assister à toute une partie d'échecs sans piper mot, un

vrai gentilhomme ! Mais ce n'est peut-être pas ce qui vous amuse. Je me trompe ?

— En effet, je...

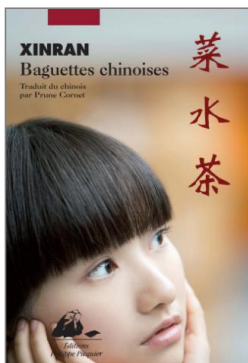
— Ah, j'en étais sûre ! Tout le monde joue aux échecs mais vous, ce qui vous plaît, c'est de manipuler les gens comme des pions. Et pour cela il faut de l'éloquence, n'est-ce pas ?

— Qui aurait pu imaginer que notre Dame Tofu deviendrait si douée en rhétorique ? Dès qu'elle ouvre la bouche, ce n'est plus que logique et philosophie.

— Mais c'est grâce à vous si j'ai fait tant de progrès. L'ombre que nous procure notre grand saule est une école à ciel ouvert qui nous réunit tous. Xiao Fang a bien été capable d'obtenir un poste important dans un grand magasin, alors qui dit que ma nouvelle recrue ne va pas accomplir, elle aussi, de grandes choses ? Monsieur Guan, n'est-ce pas vous qui dites souvent : "Il n'y a pas un instant à perdre quand on peut sauver une vie car la gratitude est éternelle" ? Alors si c'est le cas, dépêchez-vous de trouver une idée pour Trois, elle a atterri dans notre ville par hasard et ne connaît personne ici. Elle est venue s'y réfugier pour fuir une situation difficile, mais vous savez bien que les filles de la campagne sont tout aussi vivaces et robustes que ces plantes qui fendent la caillasse pour survivre.

— Dame Tofu, calmez-vous. Comme le dit le proverbe, il faut réfléchir avant d'agir. Il ne faut pas caser la gamine n'importe où et s'en laver les mains après.

— Justement, arrêtez de prendre les choses à la légère et de tourner autour du pot. Cessez de bavasser, de parader et venez-en au fait. Si vous avez une



Cette version électronique
a été réalisée le 04 janvier 2012
par ePagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809708172